

Meredith Scheiring

Dr. Grace M. Armstrong

Bryn Mawr College

2016

Soumise(s) ou révoltée(s) dans *Une si longue lettre* et *L'Enfant de sable*

Pour les pays colonisés, les années pendant et après la décolonisation ont eu un profond effet sur l'identité culturelle, politique, et traditionnelle du peuple. La déstabilisation de l'identité nationale est reflétée dans une déstabilisation des identités fragiles, en particulier l'identité féminine. L'écrivain sénégalaise Mariama Bâ met en scène cette fragilité dans son roman *Une si longue lettre*, non seulement dans son intrigue mais aussi avec son personnage principal, une femme qui s'appelle Ramatoulaye et qui se trouve tiraillée entre son identité féminine et les exigences d'une société postcoloniale. Un deuxième roman qui permet une comparaison très utile avec l'œuvre de Bâ est *L'Enfant de sable* de Tahar Ben Jelloun, où l'identité féminine est profondément mise en question dans le Maroc postcolonial.

Pendant l'époque de la décolonisation, l'instabilité et l'incertitude étaient des sentiments communs. Les colonisateurs avaient renversé, interrompu, ou interdit les éléments les plus essentiels du fonctionnement des pays colonisés, y compris le gouvernement, les langues régionales, les coutumes, la religion, et les traditions^{1,2}. Donc, quand ils ont quitté ces pays au moment de la décolonisation, les colonisateurs ont promu l'instabilité parmi les colonisés. Selon Jean-Paul Sartre, dans sa préface au chef-d'œuvre de Frantz Fanon *Les damnés de la terre*, « La décolonisation, qui se propose de changer l'ordre du monde, est, on le voit, un programme de

¹ Fanon, Fanon, & Sartre, Jean-Paul (2002). *Les damnés de la terre. Préface de Jean-Paul Sartre (1961)*. Paris.

² « La décolonisation ne passe jamais inaperçue car elle porte sur l'être, elle modifie fondamentalement l'être... Elle introduit dans l'être un rythme propre, apporté par les nouveaux hommes, un nouveau langage, une nouvelle humanité » (p. 40).

désordre absolu » (p. 39). La déstabilisation alarmante chez les décolonisés provoque la fracturation de l'identité individuelle quand « les pays colonisés se trouvent confrontés à des contradictions » entre l'ancien et le nouveau, la tradition et la modernisation, et l'héritage et la colonisation (p.72). Les divisions internes sont de plus en plus fortifiées par l'incertitude et l'instabilité de l'époque, et les gens marginalisés en souffrent le plus avec les systèmes racistes, sexistes, et généralement fondés sur des préjugés qui sont laissés en place. En outre, quand la tradition, la religion, ou la culture d'une société postcoloniale avait longtemps célébré une ou plusieurs de ces exclusions, cette exclusion est facilement acceptée et exploitée pour redéfinir cette société faible.

Dans le même ordre d'idées, il est question, dans le roman de la Sénégalaise Mariama Bâ, de la polygamie comme relique du système traditionnel qui survit à la décolonisation. D'après la loi de l'Islam, un homme peut prendre plusieurs femmes, et le mari adoré de la narratrice Ramatoulaye fait exactement cet acte sans la prévenir du tout³. Justifié par sa religion et la tradition polygamique de sa société, le mariage de Modou a des effets durables sur le bonheur et la vie de Ramatoulaye, surtout émotivement et psychologiquement.

Cette zone liminale entre la tradition et la modernité dans les sociétés postcoloniales est bien reflétée dans les œuvres de ces deux écrivains qui partagent plusieurs opinions et expériences de l'Afrique postcoloniale. Comme le remarque Sartre dans son prologue à Fanon, en s'adressant aux colonisateurs :

Une autre génération vit, qui déplaça la question. Ses écrivains, ses poètes, avec une incroyable patience, essayèrent de nous expliquer que nos valeurs collaient mal avec la vérité de leur vie, qu'ils ne pouvaient ni tout à fait les rejeter ni les assimiler. En gros,

³ Bâ, Mariama (2001). *Une si longue lettre*. Paris. (p. 73).

cela voulait dire : vous faites de nous des monstres, votre humanisme nous prétend universels et vos pratiques racistes nous particularisent (p. 18).

Son analyse, venant du point de vue d'un Français respecté et érudit, est d'une valeur inestimable pour faire mieux comprendre les mots célèbres de Fanon, parce que Sartre fait plusieurs observations cruciales avec son statut privilégié et respecté. Les voix qui ont le privilège d'être entendues par les pays colonisateurs—les voix des lettrés, des académiques, et spécifiquement des écrivains, exactement comme Bâ et Ben Jelloun—transmettent le message des séparations dangereuses et ambiguës dans les sociétés postcoloniales.

Une image frappante de ce phénomène qui est utilisée par les deux écrivains est l'ombre. Ce symbole est fortement allusif, particulièrement pour le roman postcolonial ; bien que les colonisateurs aient quitté les colonisés officiellement, ils constituent une ombre politique, sociale, et militaire qui pèse sur les pays exploités et leur peuple. L'ironie profonde de cette ombre est que le monde dehors ne voit aucun impact négatif, mais voit plutôt la liberté et la justice apportées par les colonisateurs aux pays 'sauvages'. Au lieu de comprendre pourquoi les pays colonisés ont du mal à s'habituer à la décolonisation—au lieu de voir l'ombre du colonialisme—les étrangers demandent plutôt pourquoi une société finalement libérée est encore 'barbare' (Fanon, 26). Les implications racistes et suprématistes abondent, même aujourd'hui, aux yeux des pays colonisateurs de l'ouest en analysant les pays postcoloniaux. Exactement comme l'est décrit par Ben Jelloun et Bâ, l'ombre du colonialisme, sans être invitée et impossible à enlever, pèse sur les colonisés en désavantageant davantage les gens déjà les moins privilégiés. Ramatoulaye met en relief dans sa lettre son choc après la trahison de Modou, décrivant que, dans sa nouvelle vie, « Je me mesurais aux ombres » (p. 101). L'oppression créée par les actions de Modou, incitées et encouragées par leur société, assombrit toute la personne de

Ramatoulaye et toute sa vie. Mais plus généralement, en parlant de l'état des femmes, Ramatoulaye dit à Aïssatou que son « cœur est en fête chaque fois qu'une femme émerge de l'ombre » (p. 163), phrase frappante qui montre métaphoriquement les effets permanents de l'oppression des femmes. De façon semblable, Ahmed Zahra décrit dans ses propres mots son choix de quitter sa maison de son enfance en disant « J'ai choisi l'ombre et l'invisible » (p. 106), ce qui met en relief l'omnipotence et la lourdeur de son genre imposé par son père. Dans leurs romans, ces deux auteurs utilisent la même image pour montrer l'impact de l'identité marginalisée et fracturée sur leurs personnages.

La déstabilisation qui est visible dans les deux romans montre le fossé entre les générations qui ont différemment vécu les expériences du colonialisme. Comme Sartre le décrit aux colonisateurs, « Les pères, créatures de l'ombre, vos créatures, c'étaient des âmes mortes, vous leur dispensiez la lumière... Les fils vous ignorent : un feu les éclaire et les réchauffe, qui n'est pas le vôtre » (p. 22). L'obéissance aux demandes malavisées des parents est montrée comme ayant des effets désastreux sur les vies de leurs enfants. Chez Bâ, Binetou suit le souhait de sa mère qu'elle se marie avec Modou, pour les raisons égoïstes de celle-ci, qui avait été séduite par la richesse et générosité de Modou. Mais en suivant cette piste, Binetou détruit non seulement la première famille de Modou—y compris ses douze enfants, quelques-uns d'assez bas âges—mais sa propre vie aussi, parce que, n'ayant sa place ni avec les jeunes, ni avec les adultes, elle se trouve isolée et amère.

De façon semblable, Ahmed Zahra doit obéir à la décision de son père de le faire vivre comme garçon pendant plusieurs années. Même quand il se rend compte du désaccord entre son genre biologique et son genre imposé, il faut qu'Ahmed Zahra quitte son père oppressif, sa mère amère, et ses sœurs jalouses avant de pouvoir même penser à la possibilité d'explorer son genre

comme il le comprend. En outre, le mariage de Mawdo avec la petite Nabou pour satisfaire les demandes de Tante Nabou fait terminée son mariage et détruit la famille créée avec Aïssatou, lui laissant à lui sa vie pas tout à fait satisfaisante sans eux. La divergence entre les expériences de la génération plus âgée qui a tenu aux croyances de la tradition et de la religion et de la génération adulte de Ramatoulaye, d'Ahmed Zahra, et de leurs pairs montre directement la division postcoloniale, et de la fracturation entre l'ancien et le moderne. Comme Ramatoulaye l'explique en rappelant ses expériences à l'école avec Aïssatou :

Nous sortir de l'enlissement des traditions, superstitions et mœurs ; nous faire apprécier de multiples civilisations sans reniement de la nôtre ; élever notre vision du monde, cultiver notre personnalité, renforcer nos qualités, mater nos défauts ; faire fructifier en nous les valeurs de la morale universelle ; voilà la tâche que s'était assignée l'admirable directrice...pour promouvoir la femme noire (p. 38).

L'éducation des élèves représente une division entre l'antiquité et la modernité ; en recevant une éducation superbe, Ramatoulaye et Aïssatou se sont séparées encore plus de la société pré et postcoloniale.

Mais en étudiant les trois personnages mentionnés ci-dessus, nous remarquons qu'une différence très nette réside dans le pouvoir. Comme adulte instruit, indépendant, et autonome, Mawdo a beaucoup plus d'agence dans sa vie que Binetou et Ahmed Zahra. D'une part, il s'est senti évidemment obligé de suivre la volonté de sa mère, en particulier quand elle 'négocie' avec sa vie : « Si tu ne la gardes pas comme épouse, je ne m'en relèverai jamais. La honte tue plus vite que la maladie » (p. 62). Mais d'autre part, ses excuses vues par Ramatoulaye sont pitoyables et transparentes. Elle pose une question rhétorique : « Devant cette mère rigide, pétrie de morale ancienne, brulée intérieurement par les féroces lois antiques, que pouvait Mawdo Bâ ?

Il vieillissait, usé par son pesant travail et puis, voulait-il seulement lutter, ébaucher un geste de résistance ? La petite Nabou était si tentante... » (p. 63). En n'utilisant pas son pouvoir pour faire le bien, il soutient les systèmes oppressifs qui pèsent sur Aïssatou, Ramatoulaye, et les autres femmes dans la société.

Le pouvoir et l'agence sont deux éléments cruciaux à considérer en analysant ces deux œuvres dans leur contexte des pays africains postcoloniaux. A en commencer par Ramatoulaye, elle, comme Mawdo, a quelques avantages à sa situation quand arrive la pire épreuve de sa vie. Elle est quand même autonome, indépendante, et adulte ; mais ces avantages sont affaiblis par le fait qu'elle soit femme. Elle est aussi érudite, et il faut noter que l'éducation est devenue pour elle et son amie Aïssatou, dès un très jeune âge, une sorte de répit et soutien pour les aider à faire face à leurs épreuves, un moyen par lequel elles peuvent toujours s'améliorer. Après son divorce, par exemple, Aïssatou s'est lancée dans son éducation ; comme Ramatoulaye le raconte, « plus que ma présence, mes encouragements, les livres te sauvèrent. Devenus ton refuge, ils te soutinrent » (p. 66). De même, Ramatoulaye, après que Modou l'a abandonnée, apprend à conduire, ce qui symbolise son indépendance et son pouvoir augmenté : « Et j'appris à conduire, domptant ma peur. Cette place étroite entre le volant et le siège fut mienne...Je me disais aux moments de découragement : pourquoi cette Binetou au volant et pas moi ? Je me disais : ne pas décevoir Aïssatou. Je gagnai cette bataille des nerfs et du sang-froid. Je décrochai mon permis de conduire » (p. 103). L'éducation comme thérapie et forme active d'auto-amélioration a une valeur inestimable pour Ramatoulaye et Aïssatou, bien au-delà de l'amitié et de l'émancipation qu'elle leur a déjà données. Qui plus est, dans ces deux situations très menaçantes pour le bonheur et le mode de vie de toutes les deux, elles ont toujours des sources de réconfort et de

rassurance dans leur amitié, et aussi chez leurs enfants et quelques autres individus, comme Farmata.

En revanche, l'agence est une autre sorte de pouvoir qui influence fortement les narrations des personnages principaux. Parallèlement à son pouvoir, Ramatoulaye montre une puissance importante dans sa propre histoire. Elle raconte sa propre histoire dans ses propres mots, ce qui lui donne énormément de pouvoir d'expression. Qui plus est, la narration très intime d'une lettre personnelle la laisse s'exprimer librement en explorant ses sentiments, ses pensées, et ses souvenirs. Pour cette raison, le lecteur peut avoir confiance dans la franchise de ses mots et ses histoires, parce qu'elle les raconte à sa meilleure amie qui la connaît très bien et a des opinions qui s'accordent vraiment avec celles de Ramatoulaye. Par suite, la vérité des expériences présentées par Ramatoulaye peut être acceptée, et son message global—spécifiquement contre la polygamie—peut être plus facilement accepté par n'importe quel lecteur, malgré sa culture.

Dans les cultures dépendantes des traditions et du statu quo, les histoires de Ramatoulaye et d'Ahmed Zahra montrent la perspective de la société en générale, en particulier au sujet des femmes. Le mauvais traitement des femmes est affreusement visible dans les descriptions des efforts de la mère d'Ahmed Zahra pour tomber enceinte d'une fille. Les procédures destructrices promulguées par son mari, par sa religion, et par elle-même la déshumanisent d'une façon horrificante :

Sa vie était devenue un enfer, et son époux, toujours mécontent, à la fierté froissée, à l'honneur perdu, la bousculait et la rendait responsable du malheur qui s'était abattu sur eux. Il l'avait frappée un jour parce qu'elle avait refusé l'épreuve de la dernière chance : laisser la main du mort passer de haut en bas sur son ventre nu et s'en servir comme une

cuiller pour manger du couscous...Elle était prête à tous les sacrifices et nourrissait des espoirs fous à chaque grossesse. Mais à chaque naissance toute la joie retombait brutalement...elle leur en voulait d'être là, se détestait et se frappait le ventre pour se punir⁴.

La religion patriarcale, qui « favorise l'homme » (p. 87), loin d'être protectrice de la santé de la mère dévouée, approuve et même incite les souffrances de la mère d'Ahmed Zahra quant aux naissances de ses filles qui n'étaient la faute de personne. Sans aucun doute, la valeur des filles est négligeable ou même négative pour la famille d'Ahmed Zahra et la société autour d'elle ; le père Hadj considère son fils son « premier enfant » (p. 27) et la mère « se mettait elle aussi à se désintéresser de ses filles » (p. 19). Les naissances des filles dans la famille sont des sources de colère, de misère, et de désespoir, et les victimes directes de cette oppression sont les filles et la femme de Hadj.

Ce qui est aussi frappant est le fait qu'Ahmed Zahra, dans son rôle de fils honoré comme enfant, adhère périodiquement aux idées sexistes fondées sur ses observations de la vie autour de lui. Passant beaucoup de temps aux bains des femmes avec sa mère, le jeune Ahmed se rend compte que « pour toutes ces femmes, la vie était plutôt réduite. C'était peu de chose : la cuisine, le ménage, l'attente et une fois par semaine le repos dans le hammam. J'étais secrètement content de ne pas faire partie de cet univers si limité » (p. 34). Cette ombre d'un doute n'a fait que grandir à mesure qu'Ahmed fait ses observations continuées ; comme l'ajoute un des auditeurs peu après la révélation susmentionnée de l'enfant, il « a vite compris que cette société préfère les hommes aux femmes » (p. 42). Des années plus tard—en justifiant son départ de sa famille—Ahmed Zahra se défend en disant que « ...la famille, telle qu'elle existe dans nos pays, avec le père tout-puissant et les femmes reléguées à la domesticité avec une parcelle d'autorité

⁴ Ben Jelloun, Tahar (1985). *L'enfant de sable*. Paris. (p. 18-19).

que leur laisse le mâle, la famille, je la répudie, je l'enveloppe de brume et ne la reconnais plus » (p. 88). Ces pensées étaient visibles plutôt quand il a pris la décision de se marier selon ses propres termes, partiellement comme rite de passage en homme. L'état de ne pas être femme donne au jeune Ahmed un pouvoir certain dans sa famille au sujet des structures sociales limitant les femmes, condition dont l'étouffement est indiqué par l'image du linceul :

Dans cette famille, les femmes s'enroulent dans un linceul de silence..., elles obéissent..., mes sœurs obéissent ; toi, tu te tais et moi j'ordonne ! Quelle ironie ! Comment as-tu fait pour n'insuffler aucune graine de violence à tes filles ? Elles sont là, vont et viennent, rasant les murs, attendant le mari providentiel..., quelle misère ! [...] Je me couche à la lisière de votre linceul. Tu ne dis rien. Tu as raison (p. 53).

En explorant sa position dans la hiérarchie de sa famille et de la société plus grande, Ahmed Zahra fait souvent des remarques pointues sur l'état des femmes dans le Maroc colonisé et en transformation.

Les opinions et les récits de Ramatoulaye, parlant comme femme, corroborent ces idées exprimées dans *L'Enfant de sable*. Cependant, sa discussion de la position des hommes dans un mariage est frappante en comparaison du point de vue d'Ahmed Zahra. En réponse à la soi-disant « déclaration d'amour » de son beau-frère Tamsir, Ramatoulaye construit une réponse pointue qui met en relief, par le contraste qu'elle crée entre 'tu' et 'je', le privilège et l'oppression qu'elle perçoit dans les mots de son beau-frère :

Tu oublies que j'ai un cœur, une raison, que je ne suis pas un objet que l'on se passe de main en main. Tu ignores ce que se marier signifie pour moi : c'est un acte de foi et d'amour, un don total de soi à l'être que l'on a choisi et qui vous a choisi...Toi, tu te prélasses en seigneur vénéré, obéi au doigt et à l'œil. Je ne serai jamais le complément de

ta collection. Ma maison ne sera jamais pour toi l'oasis convoitée : pas de charges supplémentaires ; tous les jours, je serai de *tour*...Tamsir, vomis tes rêves de conquérant.

Ils ont duré quarante jours. Je ne serai jamais ta femme (p. 109-110).

Ses croyances comme une des « premières pionnières de la promotion de la femme africaine » (p. 36) sont manifestes dans ce monologue, l'inverse de celui d'Ahmed Zahra qui cherche à la fin de son adolescence sa propre identité en négligeant celles des femmes.

En revanche, il est saisissant de remarquer que la femme qu'a choisie Ahmed Zahra, sa cousine malade, est une des seules personnes dans la vie d'Ahmed Zahra à découvrir son expérience, à l'accepter, et à s'offrir comme amie et soutien pour lui. L'empathie entre les deux dont elle fait preuve rappelle exactement l'empathie féminine entre Aïssatou et Ramatoulaye ; il est clair que l'empathie engendrée par l'oppression commune peut créer des liens forts. La Fiat est un symbole physique de cette expérience partagée (p. 102). Dans ce cas-ci, l'épreuve partagée de la polygamie est concentrée sur le symbole équivalent de l'Alfa Romeo offert par Modou à Binetou. L'amour entre femmes, un amour des « sœurs » (p. 38), est un amour durable et puissant. Les épreuves des femmes dans l'Afrique postcoloniale sont bien représentées dans la question de Ramatoulaye, « Quand la société éduquée arrivera-t-elle à se déterminer non en fonction du sexe mais des critères de valeur ? » (p. 116).

C'est ainsi que ces deux romans de l'Afrique postcoloniale montrent par leurs personnages et leurs dialogues pertinents la déstabilisation et l'oppression d'identité pendant et après l'époque turbulente de la décolonisation. Ramatoulaye et Ahmed Zahra sont fascinantes à comparer non seulement à cause de leurs ressemblances et de leurs propres portraits de l'oppression sociale qui sont souvent semblables, mais aussi à cause de leurs différences d'expériences, d'agence, et de pouvoir. Surtout, l'analyse des impacts des traditions obsolètes sur

les identités déjà marginalisées et fracturées permet une comparaison pertinente avec la décolonisation et la déstabilisation des pays postcoloniaux.

Works Cited

Bâ, M. *Une si longue lettre*. Ed. Motifs. Paris : Serpent à Plumes, 2001.

Ben Jelloun, T. *L'enfant de sable*. Paris : Editions de Seuil, 1985.

Fanon, F. & Sartre, J. *Les damnés de la terre. Préface de Jean-Paul Sartre (1961)*. Paris : La Découverte/Poche, 2002.